

J'AIME, TU AIMES ou JE TUE, TU TUES...

Il y a une semaine, a eu lieu à Nice à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la déportation de Nice, vers Auchwitz d'enfants juifs, une exposition à l'initiative de Madame Michèle Mérowka, la représentante de Maître Serge Klarsfeld.

Serge Klarsfeld est le président de l'association des « Enfants et Petits-Enfants des Déportés Juifs de France ». Il a consacré avec son épouse, d'origine allemande, sa vie entière à la recherche méticuleuse de renseignements sur ces enfants victimes de la barbarie nazie, en mettant un visage sur leur nom.

Lui-même, doit sa survie et celle de sa sœur à l'intelligence et au dévouement de son père qui les avaient cachés dans une armoire à double fond juste avant d'être arrêté et déporté par la gestapo. Vous le savez peut-être, que 76 000 juifs dont 11 000 enfants et adolescents en dessous de 16 ans ont été déportés de France vers des camps d'extermination. Parmi ces 11 000 enfants, seulement 367 ont été déportés des Alpes Maritimes. Je dis « seulement » 367, parce que des milliers d'autres ont été sauvés grâce à l'action des habitants de la région : des membres du clergé, des paysans et des gens ordinaires les ont cachés au péril de leur vie. C'est ainsi, par exemple, que le père Raymond, à lui seul, a sauvé 527 enfants innocents et marqué ainsi son nom pour l'éternité sur la liste des justes des nations. A ce jour, Serge Klarsfeld a réuni plus de 3 500 photos de ces enfants et les a publiées dans différents documents. Par ailleurs, il a eu l'idée originale d'organiser une exposition itinérante dans le hall des gares de différentes villes de France afin de la montrer au maximum de visiteurs.

Dans l'exposition de Nice que j'ai eu l'opportunité de visiter, on voyait des enfants âgés de 2 à 3 ans jusqu'à des adolescents de 14/15 ans. Ce qui m'a le plus ému, c'était la partie de cette exposition intitulée : « Enfants avec un livre à la main », où l'on voyait des enfants prenant différentes positions, un air sérieux au regard vif, l'air intelligent, tantôt assis, tantôt debout et tenant un livre à la main. Des images qui rappelaient les photos de certains savants, philosophes et grands artistes. J'étais bouleversé et je me demandais combien parmi ces enfants étaient ceux à qui l'on a ôté l'occasion de servir l'humanité. Que de Kafka ? de Stephen Sweig ? et d'Albert Cohen ? qui ont péri avant d'avoir eu le temps d'écrire leurs chefs d'œuvres. Combien de médecins, tels que Salk, auraient peut-être pu découvrir des remèdes aux maladies incurables s'ils n'avaient pas péri dans leur enfance dans les fours crématoires. Combien de Freud et de Reich n'ont pas eu le temps d'étudier les profondeurs de l'inconscient ? Combien de Yacha Eifetz et de Yehudi Menuhin n'ont-ils pas eu le temps de soulager la souffrance de l'âme et d'annoncer des lendemains meilleurs pour l'humanité ?

Ce qui m'a frappé dans cette exposition, c'était le fait que les parents avaient habillé leurs enfants élégamment pour les emmener dans un studio de photographie, non par les photographier avec un jouet, avec une petite voiture ou un vélo. Non, ils avaient voulu photographier leurs enfants avec un livre à la main, comme s'ils savaient l'importance du savoir par la lecture, et comme s'ils avaient voulu signifier cela sur la feuille argentée, comme s'ils avaient voulu graver dans la mémoire de leur enfant le proverbe juif qui dit : « Le savant n'est pas celui qui sait tout, mais celui qui apprend toujours ».

Apprendre, m'a rappelé mon manque de talent pour les langues étrangères. Depuis l'âge de 13 ans j'essaie d'apprendre, mais sans succès, l'anglais. Je n'ai su retenir que la première phrase de mon livre d'anglais qui m'apprenait que « mon tailleur était riche » (my taylor is rich). J'ai eu plus de facilités avec le français. Le premier verbe était le verbe « aimer », le deuxième « manger ». C'est peut-être pour celui que j'aime et que j'aime manger ? La première leçon de persan (ma langue maternelle) n'était pas sans charme non plus : Papa a donné de l'eau, maman a donné du pain (bâbâ âb dâd, mâmâ nân dâd). N'est-il pas vrai que les parents iraniens se feraient saigner aux quatre veines afin de nourrir leurs enfants ? D'ailleurs, c'est une expression courante en persan : « donner de l'eau et du pain » aux enfants qui signifie le

premier devoir des parents. Par contre, je n'ai jamais compris pourquoi notre première leçon d'arabe commençait par le verbe « frapper » : je frappe, tu frappes (zaba, zarabâ). Le deuxième verbe du même mode, était le verbe partir : je pars, tu pars (zahaba, zahabâ) et l'impératif que l'on devait systématiquement répéter à la fin de la conjugaison était : frappe et pars, et de façon plus frivole, on pourrait dire frappe et barres-toi. Est-il important de commencer l'apprentissage d'une langue par le verbe manger ou par le verbe frapper ou éventuellement tuer ?

Les psychologues de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, et à leur tête, Jacques Lacan, l'éminent psychiatre et psychanalyste français, à l'origine de l'école qui porte son nom dit : « *Ce n'est pas le langage qui est construit comme l'inconscient, mais c'est l'inconscient qui est construit selon le langage* ». C'est partant de cette théorie que l'on conseille aux parents de parler aux enfants dès leur naissance, et même avant celle-ci. Il est intéressant de constater que les iraniens avant l'avènement de l'Islam avaient pressenti cette importance puisque leur devise était : « La bonne parole, la bonne pensée, la bonne action » et non, la bonne pensée, la bonne parole, la bonne action. Comme s'ils savaient que la bonne parole allait amener la bonne pensée et puis la bonne action.

Malheureusement, aujourd'hui certains dirigeants indignes de l'être, tentent de polluer l'esprit des enfants et des adolescents par les paroles : « Tuez ! Et soyez tués ! ». Décidemment, le lavage du cerveau ne se fera jamais au moyen d'une quelconque lessive mais au moyen de la mauvaise parole. Mais ne soyez pas inquiets. Ces paroles n'ont qu'une action superficielle sur la mentalité des iraniens et les paroles nobles inscrites dans les profondeurs de leur inconscient collectif ne tarderont pas à réapparaître : « La bonne parole, la bonne pensée, la bonne action ».

Alain SALIMPOUR. Article paru dans la revue PAYAM. Revue hebdomadaire en langue persane publiée à New York